

DANIELLE BILLO ALVAREZ

« C'est un secret...
Ne le dis à personne! »



Danielle Billo Alvarez

« C'est un secret...
Ne le dis
à personne ! »

© Danielle Billo Alvarez, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4243-8



Cet ouvrage a reçu le Label Création humaine, qui garantit qu'il a été entièrement conçu et écrit par son auteur sans usage de l'Intelligence Artificielle.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

C'était une douce matinée ensoleillée. L'air était cristallin, tout embaumé des effluves sucrés des premiers lilas.

En ce jour du 30 avril 2000, Charlotte venait de s'en aller à 95 ans. On ne devrait pas disparaître par une si belle journée !

Les yeux cachés derrière de grosses lunettes noires, Pauline ne cherchait plus à retenir ses larmes. Elle s'efforçait de rester droite et digne, prenant garde de ne pas trébucher dans l'allée caillouteuse du cimetière tant ses jambes tremblantes risquaient de se dérober sous ses pas.

Une foule dense était déjà massée près de l'endroit où allait reposer sa grand-mère tant aimée. Tout autour s'alignaient des tombes fleuries ou en friches, dernières demeures d'inconnus fraîchement mis en terre ou tombés depuis trop longtemps dans l'oubli.

Après la bénédiction du prêtre, tous jetèrent une fleur d'orchidée blanche sur le cercueil et rejoignirent Pauline qui s'était mise à l'écart.

Pas plus que l'oraison funèbre à l'église, elle n'écoula avec attention les hommages sincères ou de convenance des uns et des autres. Elle était en retrait dans sa tête. À l'abri dans ses pensées. Indifférente à tout ce monde, familiers ou anonymes, agglutinés les uns contre les autres en quête de réconfort ou tout simplement du désir d'être vus.

À l'issue de la cérémonie, elle adressa machinalement un regard perdu à l'adresse des personnes qui défilèrent devant elle en bafouillant des condoléances d'usage pour certains, ou des témoignages plus chaleureux d'amis proches :

— « Je n'arrive pas à y croire, nous avons encore échangé par téléphone la semaine dernière »... « Impensable qu'elle soit partie si soudainement, elle encore si vive, si dynamique, si enjouée, malgré son âge »... « C'est incroyable comme vous lui ressemblez ! »... « Elle me parlait si souvent de vous ! »... « Comme c'est triste, elle qui vous aimait tant ! »...

Ces dernières paroles prononcées, c'est à peine si Pauline put les supporter, tant elle était dévastée. Rien ni personne, pas même Antoine, son ex-mari venu

tout exprès pour la soutenir ne pouvait la réconforter. Elle n'écoutait plus, ne voulait plus rien entendre, préférant se réfugier dans un tsunami de souvenirs qui émergeaient et se bousculaient dans sa tête...

CHAPITRE 2

Depuis ses souvenirs d'enfance jusqu'à la semaine dernière encore où elle avait dîné avec Charlotte, tout remontait.

De la petite fille à la jeune femme qu'elle était devenue, sa grand-mère l'avait toujours choyée, écoutée, conseillée, encouragée. Sa grand-mère auprès de qui elle avait trouvé refuge et réconfort dans les moments difficiles de sa vie.

Charlotte avait su, très tôt, déceler chez Pauline des dispositions naturelles que ni son père, ni sa mère n'avaient remarquées. Elle n'eut de cesse d'encourager sa petite fille à avoir confiance en soi, à respecter ses aspirations et à écouter ses intuitions pour devenir elle-même !

Jusqu'à l'âge de 6 ans, l'enfant avait grandi à l'ombre de parents distants, peu impliqués dans son éducation.

L'arrivée de Pauline en 1952 fut « accidentelle ». À l'époque la pilule n'existait pas encore et les moyens pour éviter une grossesse non désirée n'étaient pas toujours efficaces ! Paul et Betty, ses parents, tombés amoureux très vite et mariés très jeunes s'étaient rapidement désintéressés de ce bébé non désiré. Bébé, arrivé au mauvais moment, celui où leur devenir professionnel importait avant tout !

Son père Paul, après de brillantes études commerciales, débutait sa carrière de cadre dans une importante société de cosmétiques. Betty sa mère, secrétaire médicale en milieu hospitalier ambitionnait de grimper dans la hiérarchie et ne comptait pas ses heures. L'un comme l'autre n'avaient pas de temps à consacrer à leur enfant.

Ils engagèrent une jeune fille au pair qui s'occupa de Pauline pendant ses premières années. Celle-ci veilla consciencieusement à ce que la petite ne manque de rien. Qu'elle fut correctement nourrie, habillée, soignée, divertie... Au grand soulagement des parents, toutes ces fonctions étaient ainsi assurées ! La petite fille ne sembla pas souffrir de cette indifférence parentale. C'est auprès de sa grand-mère, à laquelle elle était très souvent confiée les week-ends, qu'elle trouvait amour et tendresse. Des moments heureux partagés avec Charlotte qui vouait une véritable adoration à sa petite fille.

Comme dans un film en accéléré, les images de son enfance se succédaient :

Les histoires racontées par Charlotte, les petits câlins avant de s'endormir, les journées passées à se déguiser « comme une grande », les petits pots de crème fraîche dont elle se régalaient au retour des courses chez la crémillère de la rue Delambre, le rituel de l'arrosage des fleurs sur le balcon de l'appartement, les grenadines sirotées en terrasse à Montparnasse à l'heure du goûter, les promenades à dos d'âne et les séances de guignol au jardin du Luxembourg, les petites haltes dans la boutique de bonbons de la rue Bréa...

À dix-sept ans elle trouva refuge chez Charlotte après le divorce de ses parents. Tous deux s'étaient « volatilisés » : Paul, son père, aux Etats-Unis et sa mère Betty en Afrique. Pauline ne reverra jamais cette dernière laquelle mourra, à cinquante quatre ans, de la fièvre jaune au Kenya.

La crise d'adolescence de Pauline fut violente. Tout à la fois révoltée contre ses parents dont elle prenait conscience du désintérêt à son égard et influencée par les idées révolutionnaires de mai 68. Elève en terminale à cette période, elle dut sa réussite au bac en partie à sa grand-mère qui parvint à calmer les emportements de sa petite fille et à éviter ainsi qu'elle ne décroche.

Les années passèrent. Les ressentiments envers ses parents s'apaisèrent peu à peu laissant la place à de l'indifférence. « Je suis la fille de personne » se plaisait souvent à dire Pauline. La disparition de sa mère ne l'affecta pas. Aucune nostalgie, aucun souvenir d'amour maternel ne la rattachait à elle. À contrario, le lien avec son père se nouera peu à peu. Après son divorce et son installation aux USA, Paul ressentira comme une urgence à rattraper le temps perdu. Toutes ces années pendant lesquelles il était passé à côté de l'essentiel : voir grandir son enfant !

— Veux-tu que nous prenions un verre ou que nous déjeunions ensemble ? demanda Antoine à Pauline en sortant du Cimetière Montparnasse.

Pauline regarda l'heure sur son téléphone qu'elle sortit de son sac. Il était presque midi. Tout à son chagrin, elle n'avait rien mangé depuis vingt quatre heures et son estomac commençait à le lui rappeler. Bien que fatiguée et désireuse de rentrer chez elle, elle pensa que c'était l'occasion de discuter sereinement avec son ex.

Divorcés depuis dix ans, leurs échanges se limitaient essentiellement à des discussions parentales à propos de Rose et Capucine leurs jumelles, désormais

adultes et indépendantes.

La dernière fois qu'ils s'étaient parlés seul à seul, c'était quelques mois après leur séparation. Restés en bon termes, en dépit des griefs et des rancœurs de chacun, ils avaient l'un et l'autre éprouvé le besoin d'analyser le pourquoi de l'échec de leur couple. Rien d'extraordinaire, en fait !

Après douze ans de mariage, l'amour devient une routine autorisée par contrat. Écoeurante jusqu'à l'ennui. Le désamour alors s'installe, comme les kilos superflus ! Il s'enracine sournoisement, par petites touches, sans qu'on s'en aperçoive. Petit à petit, il grignote tout ce qui faisait le sel de la relation. Ne reste plus alors que l'ennui et l'agacement du quotidien... Dès lors, l'un et l'autre s'éloignent peu à peu, en cherchant un dérivatif aux scènes de ménage récurrentes. Soit une activité personnelle divergente des centres d'intérêt du couple, soit, cerise sur le gâteau, une relation adultère, voire plusieurs comme l'avoua Antoine !

— Si tu veux, allons déjeuner lui répondit-elle en soulevant ses lunettes de soleil pour essuyer une larme qui la gênait.

Antoine lui prit le bras et l'entraîna vers le boulevard Montparnasse. Les terrasses des restaurants commençaient à se remplir. La douceur printanière de cette fin avril invitait à déjeuner dehors pour profiter des premiers rayons du soleil.

Ils avisèrent une table libre à la Rotonde, et s'y installèrent.

— Comme d'habitude, un verre de vin pour commencer ? questionna Antoine

— Oui, comme d'habitude ! Un verre de Sancerre répondit Pauline en esquissant un timide sourire.

Au cours du déjeuner, ils parlèrent longuement de leurs filles dont ils étaient fiers. Après avoir fait des études de kiné, inséparables, elles étaient parties toutes les deux s'installer dans le sud-ouest, pour monter un cabinet près de Biarritz.

Au moment du café, Antoine osa une question douloureuse :

— De quoi Charlotte est-elle morte ?

Le regard de Pauline s'assombrit et s'embua soudain. Elle se cala au fond de son siège et marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

- Officiellement, d'un arrêt cardiaque
- Pourquoi dis-tu officiellement ?
- ... Parce que je n'en suis pas sûre !
- Comment tu n'en es pas sûre ? demanda Antoine interloqué par la réponse.

... Pauline hésita un moment avant de répondre :

- J'ai, j'ai... un doute
- Je ne comprends pas... Explique-moi. Il y a bien eu un certificat de décès mentionnant la cause de celui-ci ?
- Justement !
- Justement quoi ? Que veux-tu insinuer ?
- On en reparlera plus tard, si tu permets. Je dois rentrer maintenant dit Pauline en ramassant son sac à mains posé à terre. Ça m'a fait plaisir discuter avec toi. On se rappelle un peu plus tard fit-elle en se levant.

Antoine la regarda partir. Décidée, comme à son habitude, Pauline n'avait pas changé !

CHAPITRE 3

En quittant Antoine, Pauline regagna rapidement le boulevard Edgard-Quinet, là où elle avait toujours vécu, dans l'appartement que ses parents avaient déserté après leur divorce. Juste au dessus de celui de Charlotte. Celle-ci avait acheté, en 1927 deux appartements, au 3^{ème} et 4^{ème} étage d'un immeuble art déco, et reliés par un escalier intérieur en colimaçon permettant la communication entre les deux.

Charlotte habitait au troisième et Pauline au quatrième étage.

Arrivée chez elle, Pauline exténuée par cette matinée éprouvante s'affala tout habillée sur son lit. Elle n'avait qu'une hâte, s'endormir pour oublier pendant quelques heures la douleur qui lui tordait les tripes. Pour ne plus penser ! Demain s'annonçait difficile. Il lui faudrait descendre dans l'appartement de Charlotte pour y mettre un peu d'ordre et récupérer quelques papiers et documents officiels.

Elle dormit plus de douze heures d'affilées d'un sommeil profond et anesthésiant. Il était presque six heures du matin quand elle fut réveillée par la vibration de son portable. Paul, son père l'appelait de New-York. Il n'avait pas pu venir à l'enterrement de sa mère, bloqué aux Etats-Unis par la suspension des vols à destination de l'Europe, pour cause de grève des aiguilleurs du ciel.

Il téléphonait chaque jour à sa fille pour la soutenir et la réconforter, sachant combien la perte de sa grand-mère était douloureuse pour elle.

— Allô... Allô... C'est Papa !

— Oui, je sais que c'est toi ! répondit Pauline en bâillant

— Je te réveille peut-être ? demanda Paul

— Euh ... oui Papa... comme d'habitude ! Six heures du matin ici et minuit chez toi Le décalage horaire, tu connais pas... c'est pas ton truc ! Mais je ne t'en veux pas !

— Désolée ma chérie, je viens juste de terminer ma journée bien remplie mais je voulais t'entendre avant d'aller me coucher. Raconte-moi comment s'est passé l'enterrement de Charlotte ? Il y avait du monde je suppose ? Beaucoup de fleurs, des condoléances ? Et toi, comment te sens-tu ?

— Ça va Papa, je gère ! Pour le débriefing de la cérémonie, je te raconterai ça